

# Un quart d'heure avec M. Léon Pierre-Quint

M. Léon Pierre-Quint est un des hommes qui connaissent bien la littérature contemporaine. Il est l'auteur de plusieurs livres qui portent. Il est le premier à avoir fait paraître une étude d'ensemble sur Marcel Proust, bien avant que la publication de *Le Temps perdu* fût achevée. Aujourd'hui, presque en même temps que paraissent en édition définitive les œuvres complètes de M. André Gide, il nous donne, sur l'auteur de *L'Immoraliste*, un livre de biographie et de critique (1), qui aide beaucoup à comprendre un des plus inaccessibles écrivains de notre temps.

— Vous n'avez cependant pas commencé par la critique. C'est par un roman, il me semble...

— Oui, un petit roman, *La Femme de paille*. J'avais dix-huit ans quand je l'ai écrit. Il n'a paru que plusieurs années plus tard, d'abord au *Mercure de France*, où mon manuscrit fut porté par Francis Carco.

— Puis vous avez été attaqués par la critique littéraire.

— Ce fut de façon très peu concertée. Mon livre sur Proust s'est formé peu à peu autour d'impressions lentement amassées. J'ai lu Proust dès 1914...

— Vous êtes du petit noyau des premiers lecteurs de *Swann*?

— Mais oui, dans la rarissime édition Grasset.

— Qui vaut aujourd'hui son pesant d'or.

— N'exagérons rien. Elle a été cotée un moment jusqu'à 1.200 francs. Aujourd'hui, on ne l'estime pas à beaucoup plus de 700. Et mon exemplaire qui est passablement défraîchi, vaut sûrement beaucoup moins.

C'est mon ami Jean Frank, le décorateur, qui m'a dit un jour : « Voilà un livre qui paraît d'abord un peu ennuyeux, mais qui est très intelligent. » Le mot d'intelligence avait pour moi un prestige auquel je cédaï. Le commencement du roman me parut ennuyeux, en effet. Puis je l'ouvris au milieu, je tombai sur l'épisode des Verdurin, et ensuite sur l'amour de Swann pour Odette. Je fus conquis et relus tout l'ouvrage d'un trait.

« J'écrivis alors à Proust, qui me répondit en me demandant de lui chercher un appartement... A présenter ainsi les choses, je les déforme un peu ; en fait, Proust s'excusait d'abord d'avoir tardé à me répondre, et il en donnait comme raison son ennui d'être prochainement expulsé, parce qu'on transformait son immeuble.

— Vous avez beaucoup correspondu avec Proust ?

— J'ai de nombreuses lettres de lui, où il apparaît tel qu'on le connaît, avec cette politesse scrupuleuse, au point d'en être invraisemblable. C'est ainsi qu'il m'a écrit en 1919, qu'il était plus content de savoir mon premier roman accepté par le *Mercury* que de son Prix Goncourt.

— Vous n'avez pas publié ces lettres ?

— Non, pas encore. Cela viendra un jour. Rien ne presse. Il y a des lettres de Proust qui m'ont paru d'un intérêt plus immédiat, parce qu'elles éclairaient des questions d'histoire littéraire : celles de Proust à René Blum, par exemple, que j'ai publiées...

— Passons de Proust à Gide. Vous l'avez rencontré aussi ?

— Oui. Avant d'écrire ce livre sur lui, qui, comme mon livre sur Proust, s'est fait lentement et petit à petit. Je l'ai vu pour la première fois après un article que j'ai écrit sur *Les Faux Monnayeurs*, en 1925, un des rares articles, paraît-il, que Gide n'ait pas trouvés défavorables. Et puis j'ai cherché à voir beaucoup de ses amis, d'autrefois et d'aujourd'hui, afin de recueillir des témoignages de vive voix ; nous n'avons, en effet, sur nos contemporains vivants, aucun des documents écrits dont disposeront nos successeurs. Les témoignages oraux sont donc indispensables, si l'on veut retracer, même brièvement, la vie d'un écrivain.

26 Janvier 1933.

gnages oraux sont donc indispensables, si l'on veut retracer, même brièvement, la vie d'un écrivain...

— Et l'on est forcé de le faire quand la vie de l'écrivain est mêlée à son œuvre, comme il arrive souvent aujourd'hui, notamment dans le cas d'André Gide. J'ai beaucoup aimé votre biographie de Gide, qui jette de grandes clartés sur les origines et le sens de son œuvre.

— Je me suis aidé, pour l'écrite, de conversations que j'ai eues avec MM. Henri de Régnier, Paul Valéry, Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard, Jacques-Emile Blanche, Henri Ghéon, Jacques Copeau, Jean-Richard Bloch, Eugène Montfort, Pierre de Lanux, Edmond Jaloux, Jean Cocteau, Paul-Albert Laurens. Mais, tandis que les témoignages sur Proust sont généralement concordants, ceux que j'ai pu recueillir sur Gide sont aussi contradictoires que possible. Les uns m'ont parlé de son avarice, les autres de sa générosité; les uns de ses attitudes compliquées, les autres de son naturel.

« J'ai utilisé aussi de nombreuses lettres inédites.

— Vous en avez aussi de Gide?

— Il n'est pas nécessaire d'en avoir. Les libraires et les marchands d'autographes reproduisent, dans leurs catalogues, d'importants fragments des lettres dont ils sont détenteurs. Il y a là une correspondance inédite latente ou, si vous voulez, semi-inédite, qui s'offre d'elle-même au critique et à l'historien curieux de documents.

« Enfin, un voyage en Afrique du Nord m'a donné l'occasion de passer par les mêmes lieux où Gide a voyagé : Biskra, Touggourt. Il y a, maintenant, à Biskra, quelques casinos qui n'y étaient pas au temps de *L'immoraliste*. Mais certains paysages décrits par Gide n'ont pas changé.

— Qu'est-ce que Gide pense de votre livre ?

— Certains journaux d'échos prêtent à Gide des propos bien inexacts sur mon compte. J'ai des lettres de lui, où il s'exprime avec gratitude pour l'exactitude de mon interprétation. « Rien à reprendre; rien à critiquer... » m'a-t-il écrit notamment. Il a même ajouté que nombre de critiques ne me pardonneront pas d'avoir su trouver à sa pensée une signification si profonde, qui le venge de tant d'incompréhensions. J'ai d'ailleurs eu avec lui de nombreuses et longues conversations, souvent fort émouvantes. Au début de mon travail, il m'a, par ailleurs, facilité la tâche en me communiquant des documents précieux...

— Au total, vous avez dégagé de la sinieuse carrière d'André Gide une figure de l'écrivain qui me paraît très claire et très vraie. Je vous dirais que je suis d'accord avec vous, si je ne vous voyais pas accepter sans sourciller le communisme auquel Gide vient d'aboutir finalement. Il est évident que vous ne pensez pas, comme moi, que le communisme soit une monstrueuse imposture. Mais, cette différence fondamentale une fois marquée, je crois que vous avez raison de montrer que le communisme était la conclusion logique qui s'imposait à Gide. Par sa ténacité à détruire l'ordre social et moral tel qu'il existe, par la violence, faite de hantise religieuse, avec laquelle il a conduit cette destruction, Gide devait être amené à chercher un ordre nouveau sur lequel on puisse (ou on croit pouvoir) rebâtir l'humanité. Pour cet ennemi des cadres de notre société, le communisme, dont la fin dernière est l'établissement d'une société sans famille, sans classes et sans Dieu, est évidemment très proche de ce que toujours il a plus ou moins consciemment souhaité.

Je vois, à l'expression de M. Léon Pierre-Quint que, si nous divergeons quant au sentiment que les idées de M. André Gide peuvent inspirer, nous comprenons et nous expliquons de la même façon leur évolution. Entre deux critiques un tel accord est déjà beaucoup.

André ROUSSEaux.

(1) *André Gide*, un vol. chez Stock.

Canale -